
XYZ. La revue de la nouvelle



L'insomniaque

Benoît Larose

Number 64, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4118ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larose, B. (2000). L'insomniaque. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 50–51.

L'insomniaque

Benoît Larose

Je la regarde en silence. Bien sûr, elle est belle. Elle me semble grande et obscure. Je ne lui ai jamais parlé, mais je la désire. Par malheur, j'ai la peau trop froide pour exister. Je suis mort-né. Mon enfance est passée inaperçue, ma jeunesse est faite d'un calme frigide. J'ai grandi en banlieue de la vie. Malgré tout, je veux la connaître. Dans un soupir, elle délaisse sa lecture pour caresser le sol des yeux. Elle est là, absente sous l'éclat fade d'un néon. Elle m'attend peut-être ; je ne sais pas.

En ma présence, le regard d'autrui revêt toujours le confort d'un jour sans heurt. J'en suis probablement la cause. Il est vrai que je suis de ceux que l'on constate mais ne voit pas. J'habite à la périphérie de l'univers des autres. Je la regarde s'échapper, se dissiper devant moi. Mon seul regret est de ne pas être sa terre d'exil. Il ne me reste que la distance et la froide lucidité du recul. Elle est belle et je n'ai pas appris à aimer.

Je m'en veux. Depuis toujours, j'ai l'impression d'être là par erreur. Encore aujourd'hui, je joue au voyeur devant un corps qu'elle n'habite pas. Je savoure sa beauté par imposture. Elle s'égaré, confiante dans l'inhumanité d'un visage aussi terne que le mien. Comment pourrait-elle se douter qu'un mort l'observe ? Je suis de cette masse mouvante qui nous entoure, de ces tristes qui meublent l'espace. Chaque parole que je prononce se brise les reins sur le silence. Au fil des ans, ma voix est devenue une plainte. Je consacre mon existence à l'excuser. Je n'ai que le mensonge à offrir. Je peux parler de ce que je ne suis pas, de ce que je voudrais posséder. Mais à quoi bon ? Je ne serai jamais qu'un cadavre qui s'ignore.

Elle secoue la tête et passe une main dans ses cheveux noirs. Un instant, un très court instant, j'ai cru qu'elle prenait conscience de mon regard. J'ai eu peur. À force de vieillir, j'ai compris quelle est ma place. Mes nuits sans délire ne sont que ces moments où l'espoir me brise. Personne n'a encore égaré les yeux

pour me mettre au monde. Le temps passe et me rassure. Je ne suis obligé à rien, un cercueil m'attendra toujours. Ce qui est dommage avec la lucidité, c'est la perspective qu'elle nous donne. On y sacrifie le présent au profit d'un destin sans intérêt. Je me demande tout de même pourquoi cette femme m'attire. Moi qui me terre dans l'indifférence générale, je ne sais que faire. Je n'ai jamais su.

Je suis l'histoire banale d'une mère trop froide. Par pudeur, je me suis effacé autant que j'ai pu. Je crois sincèrement que ce qu'elle a aimé en moi, c'est mon absence. Pour lui faire plaisir, je suis devenu transparent. La première femme que j'ai connue m'a appris à disparaître. Toutes celles venues la contredire par la suite n'ont pas su me convaincre. D'aventures en déceptions, j'ai fait semblant d'aimer. Je suis là, seul, à désirer une femme aperçue au hasard d'un café pris entre deux cours. Elle m'ignore.

Ses lèvres remuent au rythme de sa lecture. J'aimerais bien connaître le geste qui saurait lui offrir cet instant. Je reste là, pétrifié par l'envie qu'elle m'inspire. Comment dire la terreur qui se cristallise au fond de mon estomac? Encore une fois, une femme me rappelle que je loge dans l'abîme de jours éteints avant de naître. Peut-être qu'elle me verra distraitement avant de retourner à la vie. Je vais devenir un pâle souvenir, une image diluée par l'insignifiance. J'ai peur de cette agonie. Je ne peux m'empêcher de croire qu'elle lit ma sentence.

Mon café a refroidi. Je dois partir. Elle n'a pas bougé. La page qu'elle tient frissonne sous son souffle. Non, elle ne lèvera pas la tête pour constater mon départ. Pourquoi le ferait-elle? On ne fait pas attention aux détails, dans la vie. Je la quitte en redoutant ces heures à attendre l'aube.

Je m'éloigne dans le silence anonyme de quelques flâneurs au regard fixe.